

Il n'y connaît rien. Dans le doute, il sourit. À force de paraître inoffensif, il va le devenir. Machinalement, il rentre le ventre et avance. C'est la première fois qu'il travaille dans un restaurant. Il a vite compris qu'il faut toujours avoir l'air pressé sans pour autant courir. On n'attend pas une commande, on la prend, répète son chef de rang. Il fait les services du midi. Sourire, porter les assiettes, ça ne peut pas être difficile. C'est payé, aucune question à se poser. Ne pas courir, jamais, tous les professionnels le disent. On prend son impatience pour de la motivation. Ouvert il y a peu, l'endroit est fréquenté à la fois par des touristes et des gens du quartier. La rue est trop étroite pour les grosses voitures et l'on y marche souvent au milieu. Récemment, on a retiré l'asphalte pour

mettre au jour les pavés. Il s'impatiente, il est pressé de finir, pourtant ici il y a toujours de quoi s'occuper. Comme sur le pont d'un navire, ressasse le chef de rang. Il n'a pas une tête à hisser une voile, mais il accompagne chacun de ses ordres d'une métaphore marine.

Le travail est une aventure. Être serveur, c'est physique. Ne pas oublier que plus loin, dans des salles de sport remises au goût du jour, on paie pour se bouger. Il y pense sans s'attarder. La façade de l'immeuble a cette patine de pollution qui fait authentique. Il y a des balustrades en fer forgé et de grands volets peints. Entre le haut de la vitrine et le premier étage, deux têtes de fauves stylisées ouvrent leur gueule sans se regarder. C'est un bâtiment typique de la vieille ville. Le contraste entre la modernité du restaurant et sa façade est facile mais fonctionne. Un symbole des prix qui n'en finissent pas de monter. Il fut un temps où c'était populaire. On le répète assez. Rentrer le ventre et relever le menton. Il travaille pour rester là, dans sa ville. Il préfère finir sa jeunesse à domicile et rêve peu d'ailleurs. Rien ne peut être terrible chez soi. Il a fini ses études et doit maintenant rembourser son prêt étudiant. Il faut encore beaucoup de services pour venir à bout de cette dette. Les mains sous le plateau, dos droit,

serrer les dents et avancer. La ville a faim et ne se lasse pas de se faire servir.

Se presser donne l'air concentré. Pour lui, ça se joue aux mouvements rapides des hanches, à la façon de faire résonner ses pas sur le faux, mais néanmoins très beau, parquet. Il débarrasse une table, pas de pourboire, dommage. Puis il apporte des menus à une famille. Les parents sont côte à côte, face aux enfants qui jouent sans bruit. Il a cette habitude, sourire, spécialement quand il est contrarié. On lui demande un chemin, par réflexe, il indique le trajet à pied. Il pense toujours que l'on peut tout faire à pied dans cette ville. C'est pour lui la promesse de joies qui se compilent, marcher, ne pas payer les transports en commun, puis surtout le plaisir des jambes qui se fatiguent. Il appuie son regard sur l'horizon haché de la rue, comme s'il y lisait quelque chose. Un peu comme le font les Indiens au cinéma dans le désert. Il ne connaît pas le chemin mais donne une direction. C'est une question de bonne volonté. Il y a une carte posée sur la table. Elle est grossière, mais la ville est là dans son ensemble. Seules les plus grandes artères sont indiquées. Même chose pour les monuments historiques, les dix plus connus, rien d'autre. Ils sont si stylisés, boursoufflés et colorés qu'on les

croirait innocents. Ce sont pourtant des palais, des églises, des colonnes célébrant des victoires et des empires passés. La ville est touristique. On le dit souvent, elle se rapproche toujours plus de la foire. Il a du mal à le penser quand il y marche. En grandissant ici, il a appris à ne pas faire attention aux étrangers, qu'ils soient touristes ou réfugiés. Équilibre des assiettes sur le plateau, il débarrasse.

D'ici, pour la Grande-Place, prendre à gauche, suivre le boulevard, dix minutes à pied, pas plus. Un quart d'heure pour les plus fatigués. On peut prendre le métro aussi. C'est cher, étroit, et il y a des pickpockets, mais la ville est sûre, il faut le répéter plusieurs fois. Impossible de se sentir en danger ici, c'est chez lui. Il pose les menus sur la carte. Le quartier d'où il vient est bien là, sans monuments, sans noms, juste des contours. Il saisit les verres en mettant ses doigts dedans, le vin est tiède. L'air de rien, apporter l'addition, avec, il faut y veiller, deux bonbons. Son salaire est le minimum légal, mais il a droit à un plat par service, puis il y a les pourboires. Remerciement automatique, au revoir, demi-tour, sourire, avancer.

Plus loin, il trébuche, serre les poings et tend le cou. Il a fait une partie de ses études par ici.

L'université est ruinée mais reste prestigieuse. Des centaines de films sur des écrans bon marché, ça forge un snobisme qui ne s'explique pas. Les souvenirs sont intouchables. On dit qu'il n'est plus temps de faire ce qu'on veut mais ce qu'on peut. Un peu par contradiction, et surtout parce qu'il ne se voyait pas étudier autre chose, il a pris cinéma. Bien sûr, il y a des grandes écoles avec plus de résultats, des voies royales, plus rapides, plus méritantes, qu'il n'a pu emprunter. Il y a des assiettes qui attendent, il glosa sur les contradictions et les injustices de la méritocratie plus tard. On lui demande si sa famille est du milieu. Non, ils parlent juste ensemble des films qu'ils voient. Ne connaître personne est un handicap supplémentaire, on lève les yeux. La dette va être lourde. Se faire servir son plat chaud ne suffit pas, il faut aussi que le serveur ait un plan de carrière solide. Un pas, puis deux. Il connaît les directions sans connaître le nom des rues. Il le répète, chez lui, il ne peut pas se perdre.

En rapportant des assiettes à la cuisine, il bâille. Même avec les plats à bout de bras, il monte les marches deux à deux, un de ses moments préférés du service. Bêtement, il pense aux guichetiers des autoroutes qui ne se dégourdissent jamais les

jambes. C'est le métier qui rentre. La fine pluie se transforme en averse et par contraste rend tout à coup la salle chaleureuse. Il est presque content d'être là. Sourire puis rentrer le ventre.

Eau plate ou gazeuse, le chef de rang, lui, monte les marches une à une et formule ses reproches avec gravité. Pour s'occuper les mains et faire semblant d'écouter, il attrape les chaises les plus proches et s'applique à les aligner au centimètre près. Il a vu ce geste au cinéma dans un film sérieux. Aujourd'hui, plus qu'un autre jour, il faut être attentif à bien travailler. Le chef de rang ne donne pas vraiment d'argument. À la place, il tapote l'épaule d'un geste trop direct pour ne pas être maladroit. Lui tente d'oublier ce geste qu'il hait et s'esquive dans la cuisine où la vapeur des plats soudainement le coiffe.

Revient alors la chaleur du matin. Ils étaient partis tôt pour éviter la pluie, vers ce coin où la ville monte sur des collines abruptes. Il l'avait suivie sans trop réfléchir, elle voulait atteindre un de ces sanctuaires dont les cartes, même précises, oublient l'existence une fois sur deux. Il n'en a jamais entendu parler mais c'est ici, donc familier. Sur le moment, il a improvisé une sorte de raccourci, pour éviter de repasser sur la Grande-Place et

atteindre plus vite les hauteurs. Les vieux quartiers sont construits au plus près de la mer, contre une falaise que certains nomment l'Observatoire. La légende veut que, au temps où il n'y avait pas de ville, des hommes soient là pour observer les ciels. Mais on n'a jamais retrouvé de traces probantes d'une telle activité. De temps en temps, un bloc de roche tombe et rebondit sur les toits. Dans le pays, on se moque des habitants de la ville, de leur tendance à s'inventer des passés prestigieux et à en faire trop. Chaque habitant le répète, c'est le plus bel endroit du monde.

À chaque croisement, c'est le doute. Le quartier a vieilli, on y remarque, plus qu'ailleurs, un grand nombre de pharmacies et de banques. Les rues sont vides. Les touristes restent autour de la Grande-Place et sur le front de mer. Les seules silhouettes que l'on croise sont autour des kiosques à journaux, à lire les nouvelles et à gratter des jeux de hasard. Personne ne connaît le sanctuaire. Il faut trouver. Ils marchent, discutent, lui se laisse regarder. Chacun son intuition, il y a débat, les murs ne se lisent jamais de la même manière. Il est comme ça, persuadé de ne jamais se perdre, même en allant vite. Il parle, elle marche, il évite son regard, admire sa silhouette par à-coups.